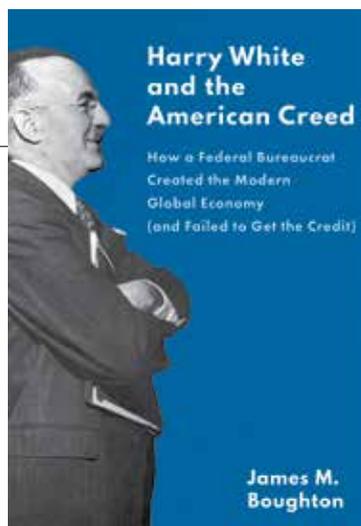


Un fondateur dans l'ombre de Keynes

DEUX BUSTES EN BRONZE posés sur des piédestaux ornent l'antichambre de la salle du conseil d'administration du FMI : l'un de John Maynard Keynes, l'autre de Harry Dexter White. D'innombrables livres et biographies ont été consacrés au premier, alors que le second est beaucoup moins connu. L'ancien historien du FMI James Boughton rétablit l'équilibre dans sa superbe biographie intitulée *Harry White and the American Creed*.

Dans la première partie de cet ouvrage, nous découvrons les premières années de White, notamment ses origines modestes ; il n'entreprend des études supérieures que vers son trentième anniversaire, après avoir servi pendant la Première Guerre mondiale. Il étudie alors à Columbia, Stanford et Harvard, où il reçoit le prix de la meilleure thèse de doctorat en 1932. Malgré son parcours universitaire prestigieux, les emplois sont rares pendant la crise économique des années 30, et il finit par enseigner dans une petite université du Wisconsin. La chance lui sourit lorsque l'économiste de renom Jacob Viner l'invite à effectuer un stage de trois mois au Trésor américain durant l'été 1934. Le rapport de 400 pages qu'il produit à cette occasion sur le système monétaire dont les États-Unis devraient se doter témoigne de son intelligence, de sa volonté et de son ambition.

Ce stage est le tremplin vers l'œuvre magistrale de White : sa contribution à la configuration de l'ordre monétaire international décidé lors de la Conférence de Bretton Woods. Un mauvais vers retrouvé dans ses papiers disait : « À Washington, Lord Halifax murmura un jour à Lord Keynes, c'est vrai qu'ils sont riches, mais nous avons toute la matière grise ! » Boughton entreprend de tordre le cou à cette affirmation, créditant White de quatre idées-forces : i) il fallait concevoir le système d'après-guerre pendant que la guerre faisait encore rage ; ii) ce système devait être l'œuvre de toutes les nations alliées, et n'être pas simplement présenté comme un fait accompli négocié entre la Grande-Bretagne et les États-Unis ; iii) son objectif devait être de promouvoir le commerce et les paiements multilatéraux ; et iv) il devait être basé sur le dollar américain, plutôt que sur une nouvelle monnaie internationale artificielle. Si l'on



James M. Boughton

Harry White and the American Creed: How a Federal Bureaucrat Created the Modern Global Economy (and Failed to Get the Credit)

Yale University Press,
New Haven, CT, 2021,
464 pages, 40 dollars

peut s'interroger sur le bien-fondé d'un système monétaire international basé sur la monnaie d'un seul pays (fût-il aussi puissant que les États-Unis), White avait sans doute raison de penser que sans cela, le Congrès ne ratifierait sans doute jamais les Statuts du FMI.

Le livre aborde également les accusations qui ont été portées contre White à la fin de sa vie (d'être un agent soviétique), et qui ont sans doute été la

Le livre de Boughton est un beau travail d'érudition qui se lit comme un polar.

cause de son décès. Ici, Boughton réalise un travail méticuleux consistant à documenter chaque accusation et insinuation afin de montrer à quel point elles étaient peu convaincantes (et souvent ridicules), pour conclure : « Si White était un espion, c'était un très mauvais espion ... pour un homme qui se montrait si brillant dans tout ce qu'il entreprenait, cette accusation serait sans doute la plus désobligeante de toutes. »

Le livre de Boughton est un beau travail d'érudition qui se lit comme un polar. Et quoi qu'on en retire par ailleurs, une conclusion s'impose : il est parfaitement justifié d'honorer White aux côtés de Keynes. **FD**

ATISH REX GHOSH, historien du FMI.